

Nous poursuivons l'étude très intéressante de notre ami Gilles Bossy sur un aspect peu connu de la vie de Georges Clemenceau. Homme de conviction, partisan de la séparation de l'Église et de l'État, il lutte, au Parlement comme dans la presse, pour la laïcité, la liberté de conscience et contre l'intolérance. À plusieurs reprises, il manifeste son hostilité à tout obscurantisme et à tout fanatisme religieux. À partir de 1897, son engagement total dans l'affaire Dreyfus concrétise de façon exemplaire l'exigence de justice et d'humanité incarnée, depuis toujours, dans son combat contre la peine de mort. À partir de 1914, dans ses écrits et dans ses discours, il exhorte la France et ses soldats à dire non à la défaite. Avec courage et détermination, devenu président du Conseil en novembre 1917, il remplit sa mission et conduit la nation à la victoire. Par ses mots et ses actes, Clemenceau a lutté sans répit pour laisser une « République idéale », digne d'être embellie par les générations à venir.

CLEMENCEAU ET LA SPIRITUALITE

Ou bien « et Dieu dans tout ça ? »

QUEL CREDIT ACCORDER AUX CONFIDENCES DE GEORGES CLEMENCEAU ET A SON RAPPROCHEMENT AVEC LES CHRETIENS ?

Adversaire de la puissance cléricale mais respectueux des religions, Georges Clemenceau "aurait fait", vers la fin de sa vie, à son collaborateur Ernest Vaughan la déclaration suivante :

« Mon cher ami, je vais vous quitter prochainement. Et, vous le savez, depuis la mort de celle que je viens de perdre, la vie m'est à charge. Avant de vous quitter j'ai pourtant tenu à vous faire cette déclaration. Vous savez que, depuis mon enfance et pendant toute ma vie, j'ai ricané des religions, toute ma génération républicaine en ricanait comme moi. Eh bien, au moment où je vais disparaître, sans peur et autant que je l'ai pu, sans reproche, je déclare qu'avec tout le parti républicain je me suis trompé grossièrement et que nous avons fait un mal incroyable au pays. Je suis sûr aujourd'hui, sûr de toute certitude, qu'il est impossible de baser une société civilisée sur le matérialisme et l'athéisme. L'explication religieuse des mystères qui nous enveloppent n'est évidemment pas claire pour notre pauvre raison humaine ; mais l'explication matérielle et mécanique des libres penseurs comme des athées est encore moins claire et elle est certainement beaucoup moins consolante. Je tiens à vous dire que je meurs en plein accord avec vous ; si j'avais découvert plus tôt ces vérités, je les propagerai comme vous, sans peur du qu'en dira-t-on, sans peur du ridicule, sans peur des sarcasmes. J'ai autorisé à dire publiquement ce que je viens de vous dire pour l'édification des jeunes générations républicaines. J'ai libéré ma conscience. »

Pour Gaston Monnerville « ce libre penseur, cet athée, s'est opposé vigoureusement à toute atteinte aux croyances d'autrui ; que, bien au contraire, il a défendu la liberté pour le père de famille, quelles que soient ses affinités religieuses, de choisir l'enseignement qui lui paraîtrait

le plus désirable pour son enfant ; il s'est élevé contre le monopole d'Etat, considérant, a-t-il précisé, que « la liberté religieuse, la liberté de conscience, est l'essence même de la République » (CLEMENCEAU, éditions Fayard).

De l'éducation que l'épouse de Benjamin Clemenceau, Emma Gautreau prodigua à ses enfants, n'a-t-elle pas aussi transmis discrètement, en l'absence même de toute pratique, les valeurs religieuses héritées de sa propre éducation protestante et ce malgré les positions intransigeantes et la vigilance de son mari ?

N'a-t-il pas hérité par ailleurs de son grand-père maternel dont il avait gardé un bien meilleur souvenir que son grand-père paternel, et qui lui disait en le faisant sauter sur ses genoux :

« Ah ! Mon petit Georges, quand je serai au paradis, je serais bien content si j'apprenais que tu as prononcé un beau discours comme M Jules Favre » d'une croyance.

Son père, Benjamin avait aussi une ascendance protestante, sa sépulture au Colombier, mais et celle de ses aïeux au château de l'Aubraie en constituaient un signe. Certes au cours de sa scolarité, nous avons relevé qu'il accomplissait ses « *devoirs de religion* ». Georges dans le cadre scolaire a reçu également cet enseignement, probablement catholique, du fait qu'elle constituait la religion majoritaire pour ne pas dire officielle et qu'il a critiqué, ensuite, comme son père.

En même temps, Benjamin désapprouva les penseurs socialistes, tel que Louis BLANC, qui lui reprochaient d'avoir dit : « *N'enlevons pas à ceux qui souffrent, les croyances qui endorment leurs douleurs* ». Georges qui partageait cette inclination n'a jamais été un fanatique (J.B Duroselle CLEMENCEAU – Editions FAYARD).

Il n'avait pas la haine de la religion, ni celle d'un Dieu. Il n'a jamais cherché à changer le lit du fleuve.

Georges Clemenceau n'a pas suivi non plus, Saint Just qui déclarait : « ***Pas de liberté pour les ennemis de la liberté*** », mais par contre adopta le mot de Lamennais (1782 – 1854) : « ***Assurez le libre combat entre la vérité et l'erreur*** ».

Clemenceau n'a-t-il pas dit : « ***Dieu, c'est le recours de ceux qui ne peuvent mourir seuls*** ».

Contrairement à certains de ses contemporains, Clemenceau, nous l'avons vu ne s'interdisait pas de prononcer le nom de Dieu, parfois même l'expression était l'objet de trait d'humour. A propos de Joseph Caillaux, dont il reconnaissait qu'il était très intelligent, malgré, selon lui, sa mégalomanie, déclara un jour : « *On pourrait s'entendre avec lui s'il se contentait d'être Louis XIV ou même Napoléon ; Mais il veut être Dieu le Père* » !

La période Nantaise lui avait laissé le souvenir d'une population pieuse du fait une grande pratique religieuse dans ses nombreux lieux de culte.

Donc Nantes, ville où l'influence de la religion catholique était forte y compris implicitement sur le plan politique, les clercs influençaient les consciences, mais où également ses parents se sont mariés devant un Pasteur – Jean Artirit présente une autre version : le mariage aurait eu lieu à Mouilleron en Pareds (CLEMENCEAU un destin P.57) - et dans laquelle Georges Clemenceau résida avec eux-ci, y a fait sa scolarité au lycée, qui porte désormais son nom, puis ses premières années de médecine.

En effet, les études supérieures rendaient plus perméable que d'autres aux idées matérialistes et athées. Ce fût particulièrement le cas pour Benjamin et Georges.

La laïcité de Clemenceau est une laïcité anticléricale. Un anticléricalisme qui vise principalement l'Église catholique, sa hiérarchie et en premier lieu le Pape.

L'anticléricalisme de Clemenceau, en cette fin de siècle, n'était pas isolé. Octave Mirbeau, chantre par ailleurs des impressionnistes, après des études chez les jésuites, est un anticlérical farouche, Anatole France lui est anticlérical « amusé ». Puis les anarchistes rêvent d'une société sans dieu, ni maître. D'autres, tel Sixte-Quentin, député socialiste, vont jusqu'à refuser l'Union Sacrée pour assouvir leurs rancunes. En représailles, d'autres notamment catholiques envisageront avec faveur l'érection d'une mosquée à Paris (Clemenceau, *Le Grand Pan*, p 327).

Si notre homme était athée, Clemenceau était beaucoup **plus anticlérical qu'anti religieux**,* il s'intéresse d'ailleurs par ses lectures aux religions, leur histoire et leurs dogmes, qui le passionnent et qu'il évoque en 1927, dans son livre testament* en deux tomes en 1927 « **Au Soir de la pensée** ». Critique envers le christianisme, dévoyé selon lui par l'Église catholique, il plaçait très haut, nous l'avons vu, le bouddhisme et les philosophies extrême-orientales, confucianisme et taoïsme en tête. Souvenons-nous qu'en 1891, il avait proclamé : « **Que voulez-vous, je suis bouddhiste** », une philosophie religieuse dont il place l'inspiration au-dessus de Jésus.

*Une anecdote rapportée par Léon Treich dans son ouvrage *Vie et Mort de Clemenceau* est à noter : c'est PLON qui édita les deux tomes. La Maison PLON est un éditeur à la réputation très catholique. Clemenceau faisait dans cet ouvrage une profession de foi matérialiste. Un des directeurs de PLON avoua un jour à son illustre auteur :

- *Nous sommes un peu inquiets, à vous dire vrai. Votre livre peut faire beaucoup de mal. Un silence, puis avec un soupir soulagé :*
- *Heureusement, il ne se vendra pas beaucoup !*

Le livre se vendit tout à fait bien. Et on en parla énormément.

Georges Clemenceau ne croit pas au ciel il refuse le miracle, il ne pardonne pas aux religions leur exploitation de la crédulité, leur art de demander de l'argent, et leur habilité à se mettre au service de l'ordre établi. Il abhorre, par exemple, le culte du Sacré Cœur sur la Butte

Montmartre qu'il connaît mieux que d'autres. Lourdes, pour lui, est une entreprise industrielle. Il ne parle pas par envie, nous savons qu'il a fini sans fortune, à l'instar de Raymond Poincaré qui lui a fini dans la gêne biographes.

Mais : « ***Au moins le Christ ne fit pas payer les chaises au sermon sur la montagne*** », ajoutait-il un jour.

Curieusement, il s'interroge : **Les juifs vont-ils au paradis ?** 'Ca m'embêterait d'être séparé de Mandel' (Bernard Favreau. Georges Mandel ou la pensée de la République p. 103).

Mais, il écrit aussi dans le Grand Pan : « *Loin du monde périssable, le regard des chrétiens. Ces malheureux qui se croient immortels, comme dit Lucien, ne peuvent pas comprendre la leçon des dieux, qu'ils voient mourir. Répudiant la terre et ses joies, ses luttes, ses nobles souffrances pour l'avenir humain, ils vont, perdus dans leurs rêves d'égoïste au-delà à la compression de toute faculté de vivre, à l'arrêt de tout effort de devenir... A la vie pour vivre va succéder la vie pour mourir, à la pleine floraison de l'être, l'anéantissement de l'homme d'ici-bas au profit d'une paradisation future.* »

Si nous tentions une étude comparative avec certains Présidents de la Vème République, nous pourrions rapprocher Clemenceau d'un Georges Pompidou qui vénérât l'histoire de la culture bien sûr, sensible à l'écriture, à la lumière, à la peinture et qui entretenait un lien complexe avec l'au-delà, mais aussi avec Jacques Chirac dans son espérance de vivre au milieu d'un jardin peuplé de bouddhas, en méditation avec des dieux dogons, de déesses aztèques en un mot avec des femmes et des hommes des civilisations premières. (Marc Tronchot, LES PRESIDENTS FACE A DIEU – Editions CALMANN-LEVY).

DES PROTESTANTS, DE LA THEOLOGIE

Faut-il rappeler que pour les protestants le lien avec Dieu est un lien direct et non en priorité par l'Eglise. Que par rapport à la papauté, ceux-ci rejettent son autorité, qu'ils refusent le purgatoire qu'ils dénoncent le culte des saints comme idolâtre, qu'ils refusent les images religieuses abondantes dans la religion catholique, etc... sans parler du mariage possible des pasteurs.

Soulignons que Le gain du salut pour les protestants ne s'obtient que « par la seule foi et non comme pour les catholiques « par la foi et les œuvres ».

Sa critique à l'égard du culte *catholique* notamment persiste lorsqu'il évoque les épreuves d'un soldat *protestant* qui soigné au Val de Grâce refuse de s'associer aux prières et que la religieuse de service punit.

Rappelant les « saintes écritures » ou les paroles du Christ :

« **Ouvrez l'Évangile** : le christianisme, écrit Clemenceau dans l'Aurore du 5 Janvier 1904, est une prédication d'amour. Observez la vie : les prêtres du Christ dénoncent à la fureur publique tout ce qui n'est pas d'eux, tout ce qui se refuse à l'aveugle soumission dogmatique exigée de l'esprit humain. Aussi longtemps que le clergé de Rome garda le pouvoir, la conséquence logique de cette prédication haineuse fut les procès d'hérésies, les tortures, les autodafés, les massacres en masse, les guerres de religion ».

Comme le résume Michel Winock, Clemenceau reprend à longueur d'article la trahison de l'enseignement du Christ par ses propres adeptes, par son clergé qui ne cesse de prêcher aux pauvres la résignation. Il fustige les juges qui infligent des peines de prisons à de pauvres diables sous l'image du « **Christ mis en croix** ». A propos de Louise Michel, il déclare : « *Moquez-vous d'elle, injuriez-la, condamnez-la. C'est une chrétienne des premiers jours, de celles qui avaient le Christ non sur les lèvres, comme certains aujourd'hui, mais dans le cœur, de celles qui en souriant dans l'arène et, perdues dans l'extase, attendaient les bêtes en chantant ? C'est la folie de la croix. Et sans espoir de récompense* ». Si le christianisme, écrit-il fut d'abord une insurrection des pauvres « *il est désormais un syndicat des riches. Que dirait le Galiléen, s'il venait aujourd'hui ? **Les marchands du temple sont revenus. J'ai voulu l'amour, je ne vois que l'égoïsme et la haine. J'ai voulu le pardon, La violence est partout*** » (Clemenceau. PERRIN 2007).

Dans l'Aurore du 8 Juillet 1904, il rappelle que : « Le Cardinal Antonelli, Premier Secrétaire de Pie IX (1792 – 1878) restaura le supplice du chevalet. Grégoire XVI autorisa un mineur, dispensé par son âge, à se faire couper le cou... ».

Quant à la charité, il estime qu'elle est un moyen de conversion, de pression.

Il dénonce dans le BLOC du 14 Juillet 1901 les « bagnes de charité » et notamment les sœurs du Bon Pasteur qui font travailler leurs ouvrières « *jusqu'à ce qu'elles en crèvent... pour confectionner de la lingerie destinée à des courtisanes...* ».

Pour lui, encore, la superstition est partout même aux Etats-Unis qu'il connaît bien, pour y avoir séjourné pendant 4 ans.

Il s'exclame cependant : « *"Je ne suis point un mangeur de curés". Ce doit être un pauvre régala* » (L'homme libre 15 mai 1913). Mais il ajoutait par ailleurs « *Cependant, l'Espagne agonise sous le joug de l'Eglise romaine. L'Italie parut succomber. Elle n'a retrouvé vie qu'en se libérant du pape, refoulé dans le Vatican... reste la France de la révolution contre qui toute l'armée papale, à l'heure présente déploie ses bataillons* ». (Clemenceau, l'Iniquité, p.152).

Persécuter la religion ? * Ce serait, pour lui, une grave erreur – bien qu'il ait été très sévère avec la religion musulmane - car on ne peut détruire la religion. « *Je veux rassurer votre foi religieuse, dit-il à l'amiral de CURVILLE qui l'interroge. Les gouvernements ne peuvent rien sur les croyances. On a vu des religions naître, on a vu des religions mourir, on n'a pas vu des religions mourir sous l'action hostile des gouvernements* ». Le radical jacobin qu'il est, le républicain athée mais zélé de la liberté, précise : « *Nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas – et je m'en félicite – détruire une seule croyance dans une seule conscience* ». Là n'est pas la question ; **le vrai, le seul problème** – il est vrai que la France est catholique-

c'est , pour lui encore une fois, d'empêcher l'intrusion de Rome dans la politique de la France.

Il aurait certainement fait sienne ce propos du philosophe Charles Renouvrier : « *La raison est naturellement une et les religions sont naturellement multiples. La raison dans sa force et dans son unité, que l'Etat représente, doit s'appliquer à laisser aux religions leurs pentes à se diviser...* » Uchronie (l'Utopie dans l'histoire 1857 réédité en 1988, Paris, Fayard).

C'est la distinction fondamentale que fera toujours Clemenceau entre la religion catholique et le pouvoir politique, purement temporel. Mais il a su être tolérant sur la présence des religieux dans certains services publics : dans les hôpitaux, les prisons ou au dépôt du Tribunal de Paris qui perdurait encore récemment. Le service réservé aux femmes en garde à vue était assuré par les sœurs Oblatines.

DE SA VIGILANCE DE TOUS LES INSTANTS

La religion n'est pas autre chose pour lui qu'un instrument de domination sociale, encore qu'à la suite de Léon XIII et de son encyclique RERUM NOVARUM, nous savons que certains catholiques ont porté une inflexion et une bienveillante attention à l'égard de la République naissante.

Pour sa part, l'écrivain René Benjamin auquel celui-ci s'est confié à la fin de sa vie, considère que ***l'anticléricalisme*** de CLEMENCEAU est plus qu'une conviction, c'est une passion qui lui tient au cœur et qui l'animera, jusqu'au dernier souffle. Mais, Jean Martet rapporte dans son ouvrage, « LE TIGRE » :

« *Cette nuit, je me suis levé à deux heures ; j'ai travaillé. Ca n'est pas fameux. Mais j'ai écrit deux ou trois choses sur Dieu... Ca me soulage* ».

Notre homme creuse toujours, il s'étonnait auprès de Léon Daudet : « **Si Dieu existait, on le verrait** » !

Poursuivant ses confidences accordées à René Benjamin, ce dernier rapporte ses propos dans son ouvrage « **Clemenceau dans sa retraite** » :

- *Un chrétien, Monsieur, c'est un homme qui pratique la doctrine du Christ. Or je regrette, mais il ne pourrait jamais vivre en société...Le christianisme, folie ! « **Aimez son prochain comme soit même** ». Et ce marché entre l'homme, pauvre idiot et le maître de l'Univers, ce tyran ! Basse soumission ! Le chrétien tire sur Dieu une lettre de change : en quoi est-il plus noble que le juif ».*

Il est loin cependant d'un Jean Paul Sartre pour qui : « *Si Dieu existe, l'homme est néant. Si l'homme existe...* », ou bien de Nietzsche : « *Tu le sais bien, le lâche démon en toi qui aime*

à joindre les mains et à croiser les bras et qui désire une vie plus facile, ce lâche démon te dit : il y a un Dieu », mais aussi de Bossuet : « tout est Dieu, excepté Dieu lui-même ».

Clemenceau était finalement plus proche de Jules Simon qui professait : « Dans le fond, il y a bien peu d'athées, si même il y en a. On oublie Dieu, on se fait de lui des idées fausses, mais on ne peut le nier », (La religion naturelle). Voir les propos et réflexions d'Ernest Renan qui s'était éloigné de la foi, qu'il avait étudiés et qu'il évoque à plusieurs occasions.

Enfin nombre de ses grands discours tournent autour de cette question : sur l'expulsion des jésuites, novembre 1880 ; sur l'Eglise du Sacré-Cœur, juillet 1882 ; sur l'instruction, décembre 1882 ; sur l'église et la liberté, octobre 1902 ; sur la liberté de l'enseignement, novembre 1903 ; sur la séparation des églises et de l'état, décembre 1903...

Mais il persiste à faire une distinction fondamentale entre la religion *catholique* et le pouvoir politique – purement temporel – du Vatican. Il respecte l'une, il combat l'autre, sans merci.

DE SON OUVERTURE AUX CHRETIENS SOUCIEUX DE PREOCCUPATIONS SOCIALES

Il en est ainsi du grand orateur catholique **Albert de Mun**, comte **de** (1841 - 1914) qu'il a affronté loyalement, imprégné de la pensée sociale et, frappé par l'abîme qui existait entre les classes possédantes et dirigeantes, inféodées au catholicisme, et les classes laborieuses attirées par les doctrines révolutionnaires. Ce dernier fonda en 1871, les cercles catholiques d'ouvriers puis évolua du paternalisme et du corporatisme chrétien vers des formules proches du syndicalisme. Celui-ci fut au Palais-Bourbon le champion du catholicisme social. En 1885, le pape Léon XIII demanda à Albert de Mun de renoncer à créer un parti catholique, cinq ans plus tard, il accéda avec la plupart de ses amis monarchistes à son projet en suivant les consignes du pape relatives au *Ralliement*, lui a opposé, à Clemenceau dans un discours célèbre, « **les droits de Dieu à la Déclaration des Droits de l'Homme** ».

Si ses critiques, nous le verrons, s'atténueront : il éprouvera plus tard du respect pour le clergé et les catholiques français, mais le fond de sa pensée restera le même

CLEMENCEAU JAURES

Il est vrai qu'il n'a pas eu l'éducation catholique d'un Jean Jaurès (Castres 1859 – Paris 1914) qui avait une mère très pieuse, qui s'est marié à l'Eglise et dont l'épouse, ainsi que sa fille, étaient pratiquantes. Ce qui n'a pas manqué, à l'époque, de « lui causer » quelques soucis avec ses amis socialistes...

Le fond de la pensée de Clemenceau s'explique, hostile à toute atteinte à la liberté, à tout esprit de parti, à tout **enrégimentement** comme la « *franc-maçonnerie assortie de cérémonies excessivement liturgiques* » - Léon Daudet confirme d'ailleurs qu'il n'était pas franc-maçon - il est défavorable au collectivisme même au socialisme teinté d'individualisme, incarné par Jean Jaurès.

Pour lui, en cette fin de siècle, il ne pouvait y avoir d'accord possible avec l'Eglise. Déjà, lors des débats à la Chambre des Députés en 1889 sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il déclara :

« *Comment peut-on établir la paix entre l'Eglise qui revendique la domination universelle et la démocratie qui veut affranchir les consciences, émanciper l'homme* » ?

Clemenceau était nourri de la philosophie des Lumières qui n'étaient pas, comme le rappellent François Furet et Mona Ozouf antireligieuses, bien qu'en France l'anticléricalisme virulent de ses adeptes les opposa à l'Eglise, mais toutes traversées par le dynamisme créateur d'une foi nouvelle. Elles n'étaient pas non plus forcément antichrétiennes : elles pouvaient être nourries par l'esprit d'un christianisme primitif que l'Eglise romaine, comme le pensait Clemenceau aurait trahi ; surtout elles disaient poursuivre le christianisme comme pouvoir politique et non comme croyance.

Daniel Mandon souligne à bon droit : « *Ce serait une erreur de limiter les lumières au rôle ingrat d'appariteur de la révolution. Comme on a eu longtemps tendance à le faire. D'ailleurs, les révolutionnaires français, après avoir proclamé la Déclaration des droits de l'homme, n'ont-ils pas dérapé quelques années plus tard en instaurant la Terreur et en commettant le premier génocide idéologique moderne en Vendée* » ? (§ C'est la faute à Rousseau).

TOUJOURS LE PROTESTANTISME

François Bayrou à l'instar d'autres auteurs s'interroge : ***La Révolution est-elle fille du protestantisme*** ? (François BAYROU : *Ils portaient l'écharpe blanche*)

« C'est un fait, le développement des idées anti absolutistes en France doit beaucoup aux huguenots ».

Regardons l'attitude ou les positions d'hommes politiques de premier plan de cette époque.

Comme par exemple, Léon Gambetta (Cahors 1838 – Ville d'Avray 1882) député, Président du conseil ne déclarait-il pas à la Chambre des députés, le 4 mai 1877 : « **Le cléricalisme, voilà l'ennemi** ».

Cette revendication a été essentielle dès la fin du Second Empire. Jules Ferry (Saint-Dié 1832 – Paris 1893) qui s'était détaché de la religion catholique, devenu anticlérical convaincu, franc-maçon, influencé par le positivisme humanitaire de son temps, veut organiser « **l'humanité sans roi, et sans Dieu** ». Il ajoutait : « **La République est perdue si l'Etat ne se débarrasse pas de l'Eglise** ».

Souvenons-nous que : *les fondateurs de la IIIème République tiennent l'Eglise pour une force rétrograde, obscurantiste... qui ne peut disparaître qu'avec les progrès des lumières.*

Le sentiment religieux ambivalent chez Georges Clemenceau

Dans *la Justice* du 26 février 1894, et alors que sa connaissance des saintes écritures inspire cet article, il écrit :

*« Il y a le prêtre du Dieu vivant, notre père commun, qui nous chérit tous également, depuis Casimir Périer dont la volonté soit faite en toutes choses. Face au dernier vagabond qui use un reste de vie, crachant des morceaux de poumon noir, à trier le charbon sur le carreau de la mine. Où donc es-tu, prêtre du Christ ? Je ne te vois pas accourir au secours des misérables. Je ne t'entends pas dire la parole de pitié et de paix. Je sais bien qu'à des heures marquées, dans les cathédrales gothiques, étoilées de cierges, fumantes d'encens, vibrantes de grondements sonores, devant le peuple courbé vers la terre, tu accomplis les rites sacrés. Mais tu montes en chaire ? Quand as-tu pris le parti des faibles contre les forts ? Quand astu fait rougir le riche de son avarice, le puissant de sa violence ? Quand as-tu arrêté le bras séculier qui te paye, c'est le riche qui dote tes églises. Comment te retourner contre tes bienfaiteurs, au nom de ceux qui ne peuvent rien pour toi ? Diras-tu à ces hobereaux de **Touraine**: « Vous êtes de méchants hommes et de mauvais chrétiens. Pour n'avoir pas à guérir le mal qui vient de vous, vous ne songez qu'à l'éloigner de vos yeux ? » Non, tu prêcheras un évangile approprié, adapté, arrangé, dépouillé, comme dit saint Paul, de l'esprit qui vivifie. Après quoi, tu tendras la main. Tu tendras la main pour les pauvres... et pour toi. Et dans le secret de la sacristie tu feras toi-même les deux parts. Jésus-Christ ne dit point de faire ainsi. Alors ne t'étonnes pas si des hommes surgissent, qui prennent en main la cause de justice que t'avait confiée le sublime rêveur de Galilée. Puisque le corps sacré qui s'arrogea la mission de soulager l'humanité souffrante, déserte, pour les joies du siècle, son devoir de pitié, des hommes se lèveront, qui, sans mandat divin, sans autre titre que le droit de chacun à dire ce qui est juste, et l'ayant dit, à s'efforcer de le réaliser, prêcheront aux masses souffrantes la revendication légitime de leur part de bonheur humain. Dans le progrès pacifique ou dans le tumulte des révoltes, ils conquerront ce qui fut promis sur la montagne, - Clemenceau ici fait allusion au Sermon sur la montagne dans l'Évangile selon Saint Matthieu, 5-7 « Voyant la foule, Jésus monta sur la montagne ; et, après qu'il se fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui. Puis, ayant ouvert la bouche, il les enseigna, et dit : Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux ! Heureux les affligés, car ils seront consolés ! Heureux les débonnaires, car ils hériteront la terre ! Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés ! Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde ! etc... et ce que les prétendus Galiléens d'aujourd'hui refusent de concéder : la possibilité pour chaque homme de ne pas mourir de faim. S'ils seront socialistes, communistes ou anarchistes, je ne sais pas ; si leur sagesse nous sauvera, ou si leur folie nous rejettera d'abord dans une réaction de barbarie, je ne saurais le dire. C'est le secret du destin ».*

Puis, « nous verrons que tous ces criminels qui encombrant nos prisons, ont reçu le sacrement du baptême, se sont approchés de la Sainte-Table, et ont été soumis, dès l'enfance à l'action de l'Église ».

Clemenceau ajoute dans un article du 15 octobre 1894 publié dans la Dépêche :

- « *Les chrétiens croient-ils bonnement que jamais homme n'eut pitié de son semblable et ne lui fut secourable avant la venue du Christ ? On a été bon, mauvais, indifférent, dans les cavernes primitives, tout comme aujourd'hui dans nos chaumières et dans nos palais. Six siècles avant l'homme de Nazareth, Cakya Mouni* quittait le palais du roi de Kapolavastou, son père, pour aller, mendiant de par le monde, délivrer l'humanité de ses maux et l'affranchir de la souffrance. La doctrine chrétienne n'a fait que recueillir, condenser, renouveler les antiques enseignements de la pensée orientale* » (Cakya-Mouni est sur le surnom attribué à Siddharta Gautama, fondateur historique du bouddhisme).

Il persiste :

- « *Sommes-nous condamnés à parler éternellement de bonté, de charité, d'amour, à nous livrer même à des effusions sincères quand le prêtre nous y convie, tout en conduisant notre vie sans charité, sans bonté, sans amour ? La charité chrétienne est une spéculation d'égoïsme, l'assistance laïque un minimum d'assurance contre les révoltes qui troubleraient les jouissances des grands possédants. N'y a-t-il rien au-delà et le problème se réduit-il, en présence des drames de la misère, à organiser un peu moins mal les secours aux indigents ? Je ne le crois pas* ».

Bien évidemment, pour lui l'Eglise n'a pas le monopole de toutes les vertus.

Clemenceau poursuit sa réflexion sur la question sociale, la foi religieuse, le rôle de l'Eglise.

Dans *La Justice* du 22 Octobre 1894, évoquant le suicide de deux jeunes gens, l'une blanchisseuse, l'autre ouvrier qui ne peuvent plus vivre faute de travail :

- « *Ces suicidés sont d'authentiques chrétiens, tenus sur des fonts baptismaux, nourris de la parole sainte, ayant reçu le Seigneur dès la douzième année. D'où vient l'inefficacité de toutes ces pratiques ? C'est que la foi s'envole, dites-vous ? Mais pourquoi ? Pourquoi votre Dieu suscite-t-il des hommes qui le nient et le blasphèment, entraînant les générations dans l'incroyance ? Vous répondez mystère. Et sur ce mystère, fondant votre édifice, vous vous étonnez de le trouver branlant* ».

Nous nous souvenons de son propos fameux : « **Car je dois vous dire que je suis un mélange d'anarchisme et de conservatisme, dans des proportions qui restent à déterminer** » (§ Le Silence de Monsieur Clemenceau).

Clemenceau qui se décrivait donc en partie « anarchiste » aurait probablement eu de la sympathie pour l'anarchiste Georges Brassens* auteur de *la CHANSON POUR L'AUVERGNAT*.

Il poursuit :

- « *Que répondra le juge suprême quand l'autre invoquera l'hérédité fatale, lui imposant l'acte de mort ? Il pourra le punir sans doute, mais contre toute raison et contre toute justice. Votre*

Dieu de bonté ne sera plus qu'un exécrationnel bourreau, un Deibler éternel – l'un des membres d'une longue lignée familiale de bourreaux français – dont le couteau ne chôme pas ».

Dans *la Justice* du 5 décembre 1894, il s'interroge :

- *« le Christ a triomphé. La croix se dresse glorieuse sur toutes les places de nos villes, sur tous les chemins de nos campagnes. Partout des églises, des chapelles que dessert un peuple de prêtres voués au service de la Grande Victime. Partout de pieuses retraites, partout des chrétiens prosternés. L'Etat lui-même, l'Etat laïque recueille le tribut obligatoire des citoyens, croyants ou non, pour l'entretien du culte de Jésus. Qu'est-ce à dire ? Peut-on, sans offense aux puissances de la terre, considérer toute cette pompe comme une vaine mascarade destinée à recourir d'un magnifique manteau de charité la honte d'un égoïsme féroce ? S'agit-il simplement d'apaiser les souffrants et de charmer les heureux d'une illusion de bonté ? Ou prétend-on vraiment prêcher le bien, pour le réaliser ? ».*

Notre homme conclut :

- *« C'est la réalité, sans aucun doute, que voulut le Christ mis en croix. C'est pour l'obtenir qu'il vécut, parla, agit et mourut. C'est pour enseigner la pratique du bien que ses apôtres se répandirent dans le monde, rebelle à la parole du Maître. C'est pour vivre conformément à la bonne foi, que de petites communautés s'organisèrent d'abord, pratiquant sans ostentation la vertu, comme faisait BOOZ, l'aïeul du Nazaréen. Faut-il donc que la doctrine, en se répandant, ait perdu sa puissance efficace, pour se résoudre en un vain bruit de paroles ? Que trouvons-nous aujourd'hui sous les pompeuses cérémonies de nos basiliques, sinon des âmes avides, des cœurs desséchés, des égoïsmes sans frein ? ».*

A la fin de sa vie dans son livre *« Au soir de la pensée »* déjà évoqué, il poursuit sa réflexion :

- *« Il faut arriver jusqu'à Jésus de Nazareth qui ne connaît d'autres puissances que celle du Père Céleste pour un renouveau de recommandations du fraternelle amour. L'infortuné prédicateur paya de sa vie cette parabole subversive, et, pour l'avoir entendue, la chrétienté demeura condamnée à battre sa coulpe par le massacre organisé de ses frères en christianisme au nom de celui-là même qui leur avait enjoint de s'entre'aimer ».*

Puis loin il complète sa pensée et reproche la promesse de paradis ou de peines éternelle, pour lui, **la religion abaisse l'homme** :

- *« Telles qu'on nous les faits paraître encore aujourd'hui, les sanctions dont prétend disposer l'Eglise ne présentent qu'un assez bas étage de morale primitive ... Est-il besoin d'ajouter que la culture de notre temps n'y saurait pourvoir que d'informes vestiges des fables primitives dont les hommes éclairés ne peuvent plus parler qu'en souriant ».*

Pour Clemenceau : **« La destinée de l'homme commence et finit avec lui ».**

- « *Un homme peut, dans le cas d'extrême besoin – le vol par nécessité - se servir des biens d'autrui, autant que cela est utile pour se délivrer d'un tel besoin... La raison en est que la division des biens, de quelque façon ait été faite, ne saurait déroger au droit naturel, qui permet à chacun de se pourvoir, tant qu'il est travaillé par l'extrême nécessité. Ainsi, en pareils cas, tout devient commun, et qui prend un objet étranger, pour se subvenir, prend un objet vraiment commun qu'il fait sien, comme cela se faisait avant le partage des biens* ».

Enfin,

- « *Dans la paix ou dans la guerre, l'écrasement du faible c'est toute l'histoire de l'homme. La question est de savoir s'il doit en être perpétuellement ainsi. Les religions, toutes fondées sur l'intérêt personnel du croyant, ont échoué dans leur effort de changement, ou même ont passé lâchement au service des forts* ».

Pour lui, si la charité est une composante de l'amour humain, il déclare qu'elle n'est pas une véritable solution, qu'elle soit privée ou publique, celle-ci s'exerce de façon inefficace :

- « *Lisez sur l'impuissance de la charité, l'admirable livre de Tolstoï que je citais ; vous verrez comment ce grand seigneur chrétien ayant entrepris de faire lui-même du bien à ses semblables par la charité, n'y put réussir. Et c'est lui, un disciple du Christ, qui condamne la charité en dépit de lui-même, et proclame que s'il faut donner aux pauvres, c'est purement par politesse. Une aumône, un coup de chapeau, c'est tout un. Question de forme, non de fonds* » (**La mêlée Sociale**, § la charité).

GEORGES CLEMENCEAU ET VICTOR HUGO

Il se distingue de Victor Hugo, dont l'influence a été grande et qu'il place au sommet de son panthéon. Ce dernier n'avait-il pas écrit trois jours avant sa mort, le 22 Mai 1885 : “ **Je donne cinquante mille francs aux pauvres, je désire être porté au cimetière dans leur corbillard**” et ajoutant “ **je refuse l'oraison de toutes les Eglises. Je demande une prière à toutes les âmes. Je crois en Dieu**”. Nous savons que Victor Hugo entretenait avec Dieu une complicité mais qu'il était par certains aspects un homme complexe voire ambigu : “**pour Dieu, contre ses prêtres**”. Le grand écrivain avait exprimé sa sympathie aux idées développées dans le journal « Avenir » (1830-1831), dans lequel Laménais exposait ses idées notamment sur la démocratie politique, avec Montalembert, libéral mais non démocrate, ou le Père Lacordaire.

Comme le souligne Sylvie Brodziak, pour Clemenceau la charité privée est d'autant plus suspecte qu'elle est viciée dans son essence, parce qu'elle en a fait une forme de propagande religieuse. Pour lui la religion chrétienne est particulièrement impuissante à sauver le peuple, puisque ceux qui se réclament de sa parole possèdent le monde et ne donnent rien.

Dès lors, la société est une somme d'individus qui ne peut fonctionner que dans le cadre de l'Etat. Toujours dans son ouvrage, « *Au soir de la pensée* » publié à la fin de sa vie en 1926, Clemenceau refuse pour le peuple tout guide profane, tout chef spirituel.

Dans son article DIEU publié dans *la Justice* du 24 février 1894, Georges Clemenceau écrit, Monsieur Jules Simon, dans le Figaro du 21 février 1894, nous redemande Dieux, :

« Maintenant tout bien examiné, je crois que je suis en mesure de rassurer Monsieur Jules Simon et de lui rendre le Dieu qu'il me demande, après me l'avoir pris. Les journaux exagèrent. Dieu n'est pas aussi loin qu'on le dit. Il est dans le Concordat et touche, de ce chef, une soixante de millions, sans parler du loyer des nombreux édifices consacrés au culte ou au logement des ministres du culte – qu'il faudrait chiffrer, si j'en crois un ancien séminariste, par des centaines de millions ».

« Somptueusement installé dans ses temples, où la loi le protège par des dispositions spéciales, je le retrouve aux carrefours des routes de nos campagnes, au prétoire, et, il faut bien le dire, à l'école. Entrez dans nos écoles primaires, le premier livre que vous y trouverez, c'est le catéchisme. Ouvrez les livres scolaires, à tous les degrés de l'enseignement, vous y verrez le Dieu des spiritualistes trônant en maître, et répondant d'une façon souveraine aux plus hautes questions que se puisse poser l'esprit humain. J'ai eu sous les yeux un livre d'histoire, de l'enseignement secondaire, où l'auteur va jusqu'à donner la date précise de la création du monde d'après les données de l'Écriture. On n'est pas plus orthodoxe.

Il y a bien la question du personnel, mais cela s'arrangera par le triomphe de l'Église. Le lycée de Nantes, où j'ai fait mes humanités, est maintenant dirigé par un prêtre. Ce n'est pas à M. Jules Simon qu'il faut apprendre que l'Université croit en Dieu et le proclame. Pourquoi donc nous redemander Dieu, puisque la grande proscription de Monsieur Jules FERRY n'a abouti qu'à une fausse sortie ? Ne vous lamentez pas, Dieu est toujours là visible, où les siècles l'ont mis, où la tradition le maintient et fait bonne garde autour de lui. Il est dans la loi, il est dans les mœurs, plus dominant que jamais ».

SON EVOLUTION

Au même titre que Drieu La Rochelle affirmait à l'occasion de la mise en vente de son livre « les Beaux Draps » : « *il y a du religieux chez Céline* » : pouvons-nous poser cette même question iconoclaste « *Y avait-il du religieux chez Clemenceau* » ?

Clemenceau ignorait-il qu'il était, peut-être, chrétien... mais plus précisément un anarchiste chrétien ?

Dans *la Justice* du 26 mars 1894, plus précisément, l'article « *Les jours saints* » :

- ***« Je pense au fils du charpentier, moi aussi, et il n'y a personne, dans toute la chrétienté, qui se réjouit plus ardemment que moi de le voir apparaître au seuil de Notre-Dame. Non pas semblable à ces idoles de plâtre qu'on habille d'or dans les niches où fume l'encens, tandis que l'orgue, emplissant la nef de ses vagues sonores, berce l'extase du rêve qui repose la pauvre humanité de la vie. Non. Je le voudrais tel que le vit la Judée, ce juif illuminé, traînant ses haillons à tous les carrefours pour***

abaisser les riches, exalter les misérables, enseigner l'amour des hommes, prêcher le pardon ». • Mais à d'autres moments il convient de relativiser ses inclinations.

Dans *la Justice* publiée le 12 septembre 1894, il médite sur LA FIN CHRETIENNE : « A propos de la mort de Monsieur le comte de Paris, je lis beaucoup de déclamations sur les fins chrétiennes Chacun meurt comme il peut, et ce n'est pas la faute des victimes du dernier accident de chemin de fer si elles n'ont pu recevoir l'absolution de Monsieur l'abbé d'Hulst » (célèbre prédicateur catholique qui a fondé L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS).

Mais, pour lui, il n'y a pas que les chrétiens....

- « Comment ne contesterais-je pas tout d'abord qu'en dehors de la Judée, avant et depuis le Christ, des milliards et des milliards d'hommes ont vécu ignorants de la Bible et de l'Évangile, qui ont été excellents. Leurs vertus, qui seront punies là-haut, dites-vous, n'en ont pas moins été éclatantes, et d'un haut enseignement, en même temps que directement profitables à leur prochain. Ils ont aimé autrui avec désintéressement, et ils ont tout donné d'eux-mêmes, sans autre récompense que la jouissance intime d'un noble sentiment réalisé. Je m'arrête à cette pensée, et puisque vous m'y forcez, j'analyse les sentiments de ce chrétien qui meurt dans la paix de l'âme. Je recherche le mobile de ses actions ».
- « Après un règne ininterrompu de guerre étrangères, de guerres civiles, de guerres de religion, de massacres faits au nom du Christ, d'assassinats isolés ou en masse dont les derniers sont d'hier, et dont certains chrétiens (n'est-ce pas, Galliffet ?) appellent publiquement de tous leurs vœux le retour, on peut affirmer que la doctrine chrétienne n'a pas réussi à rendre les nations soumises à sa loi plus désintéressées, plus justes, que les peuples qui lui ont échappé. Elle a excusé le vice, sanctionné le meurtre, béni le crime, brûlé le meilleur, absous le pire. Pendant ce temps, des centaines de millions d'hommes vivaient, comme ils font encore, sous la loi du Bouddha, de Lao-Tseu, de Confucius qui ne reconnaissaient pas de Dieu personnel, et, pour un même nombre d'unités humaines, fournissaient une somme total de meurtres qui n'est certainement pas supérieure à celle des chrétiens ».
- « Allez chercher le dernier Taoïste et amenez-le devant ce cadavre. Dites-lui : « ce que cet homme a fait de bien, - et il n'en a fait ni plus ni moins que la moyenne des hommes, chrétiens ou non, - il l'a accompli en vue d'une récompense extra-terrestre. Nous, ses coreligionnaires, nous sommes très fiers de la beauté d'une telle doctrine ».

Dans *la Justice* du 30 septembre 1894, ayant pour titre RESIGNATION, Clemenceau rappelle :

- « Si saint Paul s'était résigné, il n'aurait pas quitté le môle de Séleucie pour affronter, avec Barnabé, les naufrages de la mer en vue de la conquête du monde. C'est ce jour-là que fut fixée la destinée du grand et malheureux Julien qui devait naître trois cents ans plus tard. Jean Huss, Luther, Rabelais, Etienne Dolet ne furent pas des résignés. Notre merveilleux XVI^{ème} siècle, notre beau XVIII^{ème} siècle sont tout de révolte. C'est par eux que nous sommes ».

Séleucie en Syrie est le port d'Antioche duquel Paul et Barnabé, accompagnés par Jean, partirent pour leur premier voyage missionnaire à Rome, envoyés par le Saint Esprit (Actes des apôtres, 13-4).

Enfin: « ***mais ce qui est absurde, contradictoirement, fou, c'est la responsabilité de la créature devant le créateur. Je dis à Dieu : « Si tu n'es pas content de moi, tu n'avais qu'à me faire autrement ».*** ».

Il constate toujours dans « La mêlée sociale » : « le dernier refuge de la foi vivante et agissante, c'est bien –n'est-ce pas – l'âme des apôtres hardis dont M. de Mun ?

DES DEBUTS DE LA DEMOCRATIE CHRETIENNE

C'est aussi l'époque au cours de laquelle les ecclésiastiques chargés de répandre l'idée de démocratie chrétienne progressent en France à partir de 1830. Tous nés après 1850, ils se sont appelés « *les abbés démocrates* » et qui se sont détachés de la cause monarchique. Tel l'abbé Paul Naudet (1859 – 1929) qui fût l'un des théoriciens du catholicisme social. Il était directeur de la Justice sociale et du Monde catholique.

En 1894, il publie : *Notre œuvre sociale*, préfacé par l'abbé Lemire, sur la Justice sociale. L'abbé Théodore Garnier (1850 – 1920) qui est le fondateur de l'Union nationale, groupe nationaliste et antisémite, et du premier journal catholique démocrate le Peuple Français et qui a été désigné par Léon XIII « missionnaire apostolique ». Militant, il fait des conférences dans la France entière.

Nous ignorons à cette époque son influence, son intérêt pour ces courants nouveaux, si ce n'est ses liens avec l'abbé Lemire

Cependant, son secrétaire Jean Martet dans son ouvrage « *LE TIGRE* » rapporte la réaction de Clemenceau à la réception d'une lettre – donc écrite après la Grande Guerre - de l'une de ses relations qui voulait une fois de plus le convertir aux idées du Père Sertillanges, auteur de la fameuse conférence du 10 Décembre 1917 à l'église Marie Madeleine :

« *Mais qu'est-ce qu'il raconte, son Sertillanges ? * Dieu ? Encore Dieu ?* » Et, en ânonnant comme un écolier : « *Le Père est Dieu. Le Fils est Dieu. Le Saint Esprit est Dieu. Non, il n'y a qu'un Dieu. On m'a rasé avec ça pendant toute ma jeunesse* ».

La femme de Jean Martet, son secrétaire après qu'il soit sorti des affaires, délicatement l'interroge : « *Monsieur, vous ne trouvez pas que l'histoire du Christ est tout de même une bien belle chose ?* »

M Clemenceau : « *Excusez-moi. Je ne saisis pas très bien ce que le monde en a tiré, chère Madame. Il en a tiré les **curés**... Ce n'est pas assez ou, c'est trop. On lui doit le **Pape**. Je ne sais pas si vous vous rendez très bien compte de ce que c'est que le Pape. Le Pape fait en ce moment la politique de Briand, c'est vous dire...Le Pape s'est fâché avec l'Action Française parce que l'Action Française ne voulait pas entendre parler des boches. On l'a eu*

contre nous pendant la dernière guerre ; on l'aura contre nous pendant la prochaine »...
(Jean Martet. Clemenceau peint par lui-même. Albin Michel 1930).

Comme le rappelle Jean-Baptiste Duroselle :

- « *Les contacts avec les catholiques dont la foi et l'honnêteté ne pouvaient être mise en doute, l'amènent à une plus grande souplesse dans ses relations personnelles. Nous l'avons vu avec la sœur Théoneste, les prêtres : l'abbé Lemire et le Père Brottier, Dom Chautard, le Père Trégard supérieur du collège Saint-Louis de Gonzague, son voisin de la rue Franklin, des prélats Les Cardinaux Amette, Mercier, etc...*), les aumôniers militaires. L'union sacrée avait rappelé nombre de ceux qui vivaient à l'étranger, leurs congrégations ayant été dissoutes en France ».

Clemenceau est pour la philosophie Kantienne qui règne sur l'Université de la fin du XIXème siècle. Pour lui, chaque homme doit trouver en soi même, et non ailleurs, le ressort et le motif d'agir droit. Il s'agit de cette morale sans obligation ni sanction.

A la lecture d'une profession de foi qui inspire à Clemenceau lors de sa visite dans les églises de la Semaine sainte. :

- « *J'aurais souhaité dire à mes frères ...la foi inflexible de l'univers exclut l'universelle bonté s'accommodant à chaque mode de la souffrance humaine. La pitié que vous demandez à l'implacable voûte, elle est en vous... vous clamez des profondeurs vers une bonté qui vous soulage. Donnez d'abord celle qui est en vous et par répercussion merveilleuse, vous recevrez en retour, avec l'oubli de vous-même, la joie de vous être prodigués pour autrui... dans votre humble sphère, vous aurez, pour un instant de raison, rectifié un peu de l'ordre universel, atténué quelque partie du mal immense, et reçu de la joie donnée le soulagement de vos propres misères ».*

Pour lui :

- « *La gloire des grands esprits apparaît comme la synthèse triomphante des défaillances du passé »*

« Progressivement libéré des terreurs primitives, affranchi de l'erreur, que l'homme poursuive sa route, dans sa liberté impérieuse raison, vers la plénitude de son être éternel enfantement d'une destinée meilleure ».

Qui pourra ensuite parler, comme le demande Jean Noël Jeanneney du **nihilisme philosophique de Clemenceau ?**

Toujours dans sa nouvelle sur la « semaine sainte » (*Le Grand Pan*), celui-ci dénonce les oraisons automatiques qui étouffent le « vrai cri », l'argent qui tinte partout, les égoïsmes affichés :

- « *On adore le bois de la vraie croix à Notre Dame, les clous de la Passion à Paris, à Monza, le saint suaire à Turin, la sainte tunique à Argenteuil où à Trèves. Et Dieu qui n'est que partout, qu'en fait-on ? Qui donc songe à pratiquer le Verbe ? Répondez, ô vous qui thésaurisez tous les biens de la terre au nom de celui qui ne posséda rien !* ».

Il poursuit avec la "**messe rouge**" :

- « *une cérémonie annuelle où la magistrature parisienne se soumet au vieux rituel par quoi on "appelle le Saint-Esprit"... Sur les têtes toquées d'or et d'argent des magistrats investis par Dieu et nos laïques du droit redoutable de juger les hommes* ».

Pierre Guiral, autre biographe de référence et proche de Jean Baptiste DUROSELLE, penche pour un « panthéisme, *pour lequel Dieu est toute chose et toute chose est Dieu, Dieu est l'unité du monde avec lequel il se confond*. Le matérialisme initial que révèle le début de son ouvrage du GRAND PAN, est aussi éloigné des dieux de la Grèce, que du Dieu de la Bible, tout en indiquant que « **le problème de Dieu l'obsède** », comme nous l'avons précédemment évoqué.

Un autre auteur, Louis Guitard (1918 – 2009), ancien avocat du Barreau de Paris, avait également noté, pour sa part, une évolution de Clemenceau dans son rapport au religieux. Ce changement est probablement dû aux relations qu'il a entretenues avec des religieux comme nous l'avons vu (La mort de Clemenceau, *Ecrits de Paris*, novembre 1975).

Bien évidemment, si Clemenceau ne croit pas au Ciel, il refuse le miracle, il ne pardonne pas aux religions leur exploitation de la crédulité. Il a lu Lamarck, Darwin, Gobineau et surtout Ernest Renan dont nous savons qu'après des Etudes dans plusieurs séminaires, Saint SULPICE, ISSY LES MOULINEAUX, se préparant à la prêtrise, s'éloigne chaque jour plus loin de sa foi. Ce dernier publiant en 1863 « La Vie de Jésus ».

Dans AU FIL DES JOURS, à propos des miracles, Clemenceau l'écrit :

- « *N'est-il pas permis de croire que l'esprit humain cultivé, agrandi, est capable de visions plus nobles, de plus beaux rêves ? La simple Humanité, avec son cortège de grandeurs et de bassesses, de joies sublimes et d'atroces souffrances, ne peut-elle pas donner suffisante matière aux magnifiques rêveries de beauté, de bonté* » ?

Il est faux de dire que celui qui sait, soit plus malheureux que celui qui ignore. Les joies de la vérité sont telles qu'elles donnent le malheur. Se connaître, se mettre et se voir à sa place dans l'ordre mouvant des choses, c'est s'égaliser à tout. L'espoir de retourner au grand repos d'avant l'être, vaut tous les rêves menteurs d'éternelle félicité. Mystique ou positif, l'homme est de courtes joies et de longues souffrances.

Il revient dans ses articles : sur la chasse aux sorcières, l'Inquisition, les dragonnades, l'envoi des protestants aux galères, de Lourdes, entreprise industrielle, dont il s'est moqué très tôt.

Toutefois, notre homme, nous l'avons vu, connaît les textes.

« *Ouvrez l'évangile : le christianisme*, écrit Clemenceau dans l'Aurore du 5 janvier 1904, est une prédication d'amour, mais voyez les procès d'hérésies, les tortures, les autodafés, les massacres de masses, les guerres de religion. »

Clemenceau dénonce la superstition qui sévit partout, même aux Etats-Unis, qu'il connaît bien pour y avoir séjourné pendant plusieurs années à la fin des années 1860.

« *En Amérique, où la fantaisie individuelle se donne libre carrière, l'idéalisme américain revêt mille forme inattendues. On a décrit cent fois les folies des sectes sans nombre, les Mormons aux Shakers, spontanément surgies du sol. Il faut avoir vu les assemblées des Baptistes, et surtout les camps meetings des Méthodistes, ou se confondent, avec des chants pieux, les confessions publiques les plus scabreuses, les cris, les convulsions, les visions accompagnées d'extase cataleptique, pour savoir jusqu'où peut aller l'exaltation des gens qui, hier, étaient à leur comptoir, et qui y seront demain* ». Dans la Justice du 6 Mai 1894.

Ou bien encore : « *Le peuple américain se fait gloire de respecter la loi – nous sommes un peuple respectueux de la loi –il ne connaît pas l'école sans Dieu. Le catholicisme se vante d'y prospérer et le Dieu de la bible est partout. Qui est-ce donc qui a déchainé tout à coup cette rage de destruction chez des populations de travail et de paix ?* » (Dans la Justice du 10 Juillet 1894).

C'était aussi l'époque ou selon Renan: « *il n'y a plus de masses croyantes, une grande partie du peuple n'admet plus le surnaturel et on entrevoit le jour où les croyances de ce genre disparaîtront dans les foules...de la même manière que la croyance aux revenants a disparu...religion est irrévocablement devenue une affaire de goût personnel* » (Souvenirs d'enfance 1883).

Pour lui, il n'y a peut-être que de vrais chrétiens : « qu'en Russie » : Ils y pratiquent la nonviolence enseignée par Tolstoï.

Qu'est donc la religion aujourd'hui ?

Un marché du plus misérable égoïsme entre l'homme et le maître du Monde. »

Finalement, la religion, pour lui, n'est autre chose qu'un instrument de domination sociale, encore qu'à la suite de Léon XIII, certains catholiques aient essayé de rectifier le tir.

En un mot, Clemenceau ne croit pas davantage que les diverses religions si opposées dans le passé puissent s'épurer, se tolérer et, à plus forte raison, se rapprocher.

Encore une fois, si les critiques s'atténueront quelque peu et il éprouvera plus de respect pour le clergé et les catholiques français, mais le fond de sa pensée restera la même.

Il voit dans le catholicisme une force non à détruire par la violence mais à tenir dans d'étroites et strictes limites jusqu'à l'heure où il mourra de sa belle mort.

En un mot sa laïcité, s'était adoucie pour ne pas dire plus ».

Toutefois, Georges Wormser rapporte qu'il était furieux que sa sœur aînée Emma qui avait été baptisée lors de son mariage et dont il était très proche, ait eu des obsèques religieuses lors de son décès en Novembre 1927.

« Je suis tombé dans un piège. Si j'avais su que j'aurais à subir l'homélie d'un pasteur, je n'y aurais pas été ».

En 1896, dans « LE GRAND PAN », il relate la fascination exercée par la messe sur les foules paysannes :

« Qu'y font-elles ? Y trouvent-elles ce qu'elles y viennent vraiment chercher ?... Je me dis que personne, en dehors de ce vieux prêtre blanc, courbé devant Dieu, ne parle à ces gens d'autres choses que de l'intérêt immédiat, but unique du labeur qui fait toute leur vie. Comment s'étonner si les natures d'instabilité nerveuse, d'imagination obscurément tourmentée, souvent douloureuses et criantes accourent en foule à ce temple mystérieux, unique monument du village, où dans la fumée de l'encens, parmi les cierges étincelants, un vieillard pliant sous la chasuble d'or les émeut de sonorités apaisantes ? Elles ne savent point le sens de ces étrangetés et ne le cherchent pas. Quelque chose s'accomplit en ce lieu qui les arrache pour un instant à la terre. C'est assez ».

Mais dans sa courte nouvelle « la messe au village » extraite aussi de son ouvrage FIGURES DE VENDEE, écrite en 1906, Clemenceau, pris par l'entrain de la foule, se retrouve dans l'assistance d'une célébration religieuse d'un village vendéen.

Il profite de cette occasion pour réitérer des observations distantes et critiques envers le cérémonial catholique tel qu'il s'exerce en son temps dans les villages aussi bien dans la forme que le fond. C'est ainsi qu'il qualifie de spectacle fastueux, vieillot et démodé les appareils de cette messe, de discours barbare et incompréhensible les lectures et propos qui y sont tenus, tout en critiquant les supers pouvoirs du prêtre, grand manitou du village.

Il excuse néanmoins sympathiquement des pauvres femmes participantes qui usées et abimées par le travail, sans instruction, trouvent dans ce recueillement convenu et habituel un certain repos.

Il prévoit également l'extinction du pouvoir religieux dans les villages par la poursuite du travail d'émancipation des pères par leurs progénitures qui sauront développer la connaissance et la culture.

Néanmoins, on peut percevoir certaines controverses dans les propos de Clemenceau. Ces villageoises malgré leurs apparences ne détiendraient-elles pas une sorte de vérité ? Leur manière pure et sans attente de croire semble interroger notre homme.

Par ailleurs, le discours du prêtre n'est-il tout de même pas une manière d'ouvrir son esprit, et d'ailleurs le seul dans ces villages.

Il semble en fait que ce que rejette Clemenceau, ce n'est pas tant l'existence de fait religieux exercé dans les villages mais sa suprématie et l'absence de contre-pouvoirs, de débats.

Nous pouvons relever aussi un petit clin d'œil à la chose publique et politique qui délaisse ces espaces à l'Eglise, le principal faisceau de vie.

Enfin, en concluant sa nouvelle par ce propos : « Il a vraiment raison, le vieux quand on s'est tu pendant six jours, on a vraiment besoin le septième d'entendre parler quelqu'un », il laisse entendre que tout compte fait la messe du dimanche qui permet aux villageois de se retrouver, à des bienfaits.

Inconsciemment, Il donne une explication au mystère qui porte toujours des millions de personnes à croire.

Par contre, il peste que chez son ami le Docteur Gosset : « Il y a des crucifix partout. Ils sont amusants avec leurs Bons Dieux ! Dieu ! Dieu ! Est-ce que ça se colle sur les murs ! Vous allez voir qu'un de ces jours je me mettrai à croire en Dieu pour leur montrer comment ça s'adore ! Et le bolchevisme, ça va ? Ca progresse gentiment ? Dans « les silences de M Clemenceau » de Jean Martet.

Toujours dans son ouvrage d'entretiens, LE TIGRE, Jean Martet rapporte l'échange suivant avec ce dernier :

Monsieur Clemenceau : *je vous annonce que j'ai reçu hier la visite d'un curé.*

Jean Martet– *les curés ont pour vous une sympathie particulière...*

Monsieur Clemenceau – *Ils voudraient m'amener à Dieu. En quoi ils perdent leur temps. J'attends que Dieu fasse les premiers pas.*

Celui-là est professeur de grec à la Faculté Catholique de Lille. Je lui ai demandé ce qu'il voulait de moi. Il m'a dit :

- **Rien.**

Je lui ai répondu que c'était une marchandise que je pouvais lui fournir. Et nous nous sommes mis à parler. Je lui ai déclaré :

« Voyons ! Expliquez-moi donc une chose. Jésus a dit ; « **Aimez-vous les uns les autres** ». Or je vois par ici tous ces gens qui vont à la messe... Il y a une femme qui est en train de mourir de faim, avec cinq enfants. Il y a un homme qui fait ce qu'il peut pour l'empêcher de crever et qui lui donne du pain, du lait, et de la viande... c'est moi. Les autres n'ont même pas l'air de se douter de son existence – Alors ? »

C'est un problème très compliqué...

C'est tout ce qu'il a trouvé à me répondre.

Je ne suis pas plus éclairé qu'avant... (Jean Martet, Le Tigre, P 289-291-Albin Michel).

Finalement, Georges Clemenceau était bien plus bienveillant avec les religieux qu'avec ses contemporains occupant des responsabilités politiques à l'égard desquels il ne manqua pas de distribuer de nombreuses « *rosseries* », parmi lesquelles :

- **Raymond Poincaré** : « *il sait tout, mais ne comprend rien* »... ou « *Une âme de lapin dans une peau de tambour* ».
- **Aristide Briand** : « *Il comprend tout, mais il ne sait rien* »...

Encore plus sévère, lors de son décès, avec **Felix Faure**, Président de la République : « *Félix Faure vient de mourir. Cela ne fait pas un homme de moins en France. Néanmoins, voici une belle place à prendre. Les prétendants ne manqueront pas* » et toujours à l'occasion de la disparition de ce dernier dans les circonstances que l'on sait : « *Il voulait être César. Il est mort Pompée* »... Et en guise d'oraison funèbre, Clemenceau eu ce mot terrible : « *En entrant dans le néant, il a dû se sentir chez lui...* ». Et pour **Paul Deschanel**, Président, également en exercice, tombé du train à Montargis : « *Cela ne m'étonne pas, il a toujours été pressé d'arriver... ajoutant ... Il a enfin trouvé sa voie. C'est bien la première fois que chez Deschanel, la tête entraîne le reste* »... Et lorsque Deschanel démissionna, Clemenceau dit ajouta simplement : « *Il a un bel avenir derrière lui...* »...

Mais revenons à un événement exceptionnel pour mesurer ses "**préoccupations spirituelles**". Il faut citer cet extrait de sa plaidoirie lors de l'audience du 23 Février 1898, en faveur de Zola lors du procès de « **J'accuse** » au cours duquel il s'était improvisé avocat (*bien que rare aujourd'hui, un proche ou un ami peut toujours assurer la défense d'un accusé devant la Cour d'Assises*) aux côtés du célèbre avocat Fernand Labori (1860 – 1917) et de son frère Albert également avocat.

« Messieurs, quand l'heure des injures est passée, quand on finit de nous outrager, il faut bien répondre, et alors que nous objecte-t-on ? La chose jugée... ? Regardez la, Messieurs, voyez ce Christ en croix. La voilà la chose jugée, on la mise au-dessus du juge pour qu'il ne fut pas troublé de cette vue. C'est à l'autre bout de la salle qu'il faudrait placer l'image afin qu'avant de rendre une sentence le juge eût devant les yeux l'exemple d'erreur judiciaire que notre civilisation tient pour la honte de l'humanité (Mouvements divers).

Ah ! Oui, je ne suis pas un des adoreurs du Christ au sens où beaucoup d'entre vous l'entendent peut-être, mais je lui suis peut-être plus fidèle, à lui, et je le respecte certainement plus que beaucoup de ceux qui prêchent le massacre au nom d'une religion d'amour(Bruits)». (Le PROCES ZOLA – P-V STOCK EDITEUR – 1898)

Dans sa conception laïque du politique et de l'éducation, Georges Clemenceau, comme le rappelle Michel Winock dans sa biographie « *a mis sans doute plus d'intransigeance que*

bien d'autres hommes de gauche. Il est notable pourtant qu'il fut un défenseur énergique aussi bien de la liberté de pensée (et de croire) que de la liberté d'enseignement. A ses yeux, laïcité et liberté sont inséparables. Inflexible sur les principes, il sait transiger au nom de l'intérêt général, comme on l'a vu lorsque Ministre de l'Intérieur, il refuse tout jusqu'au boutisme dans la crise des inventaires ».

Nous retrouvons, déjà, chez Clemenceau cette même position à l'égard par exemple du socialisme et notamment du collectivisme. Lors de son discours du 11 Avril 1880 au cirque Fernando : « *Quant à me prononcer pour l'appropriation collective, du sol, du sous-sol, ect... Je réponds catégoriquement Non ! Non ! (Explosion de bravos !) je suis pour **la liberté intégrale**, et je ne consentirai jamais à entrer dans les couvents et dans les casernes que vous entendez nous préparer ».*

Evoquons le lien de Charles Péguy et de Georges Clemenceau

Si La grandeur de Charles Péguy fut de s'abreuver aux sources les plus anciennes de l'histoire de France, nous pouvons regretter que ce ne fût pas malheureusement le cas de Georges Clemenceau.

Pour le philosophe Alain, Clemenceau n'a pas tenté de réunir autrement que dans la souffrance, les fils de Jeanne d'Arc et ceux de la révolution. La synthèse que proposait Péguy, qu'il connaissait pourtant, lui était étrangère. Nous pouvons regretter qu'il n'ait pas admis que le christianisme fut comme la révolution, une des composantes de l'histoire de France.

D'ailleurs, Péguy qui admire Clemenceau, parce qu'il n'est pas comme les autres lui reproche – mais bien évidemment c'était avant 1914, celui-ci a été tué le 5 septembre 1914 à Villeroy (Seine et Marne) – de qualifier de *romains*, ce qui sous sa plume était péjoratif, ces catholiques français qui de leurs vertus ont tissé l'histoire du pays. Pour celui-ci, c'est toute l'histoire de France, quelles que soient ses familles et ses sensibilités qui forme unité et grandeur.

André Suarès ajoutait, pour sa part : « **sa manie a toujours été de voir le pouce de Rome dans les malheurs de la France** ». Ce qui n'est pas parfaitement exact, comme nous l'avons vu.

Il n'avait cessé de professer avec tous les radicaux que le pape ne doit se mêler des affaires de la France et faire de celle-ci une seconde Italie...

En un mot, sa haine de Rome « **l'unique objet de son ressentiment** » fait oublier à Clemenceau, la grande tradition chrétienne de la France.

Pour comprendre, les difficultés de l'œcuménisme, il faut rappeler que les éléments irréductibles qui séparent, encore aujourd'hui les catholiques et les protestants, c'est le rôle de l'Eglise qui est second pour les protestants et en premier lieu la prédominance voire l'infailibilité du Pape (Le Pèlerin du 23 janvier 2014).

Bien que les religions et la liberté soient pour lui antinomiques, aux contraire ses expériences et les circonstances ont introduit dans son esprit parfois un doute ou tout au moins un questionnement.

Georges Clemenceau s'est opposé, nous l'avons vu, aux promoteurs d'une laïcité de combat que ce soit à l'occasion de la loi de 1905 sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat ou à l'occasion des débats sur la liberté de l'enseignement.

Il ne voulait pas que l'Etat devienne une nouvelle Eglise. Clemenceau voulait que le débat, seul, fasse émerger une approximation de vérité relative et complexe, plus exigeante, mais aussi plus juste opposée aux vérités révélées, absolues et simples.

Constatons qu'il voulait également garantir la liberté à tous, y compris à lui-même quitte à devenir l'homme le plus détesté de France, mais aussi l'un des plus admirables.

En quelque sorte, il rejoint les catholiques libéraux (Montalembert, Lacordaire, Ozanam) selon lesquels « la liberté de croire est égale à la liberté de ne pas croire ».

Tentons cette interrogation impertinente : **Clemenceau, un démocrate-chrétien qui s'ignore... ?**

Après bien des années, de nombreuses lectures et de recherches confiées à ses collaborateurs, Jean Martet, Georges Wormser, Maurice Winter, mais aussi à l'abbé Breuil, et au Docteur Roux directeur de l'Institut Pasteur l'ont conduit à réfléchir sur "l'homme devant le cosmos" dans son ouvrage « *Au soir de la Pensée* ».

Pour lui comme le souligne Georges Wormser : « l'ennemie c'est la métaphysique et plus encore les métaphysiciens », comme Descartes, Einstein ou Bergson, à la seule exception de Spinoza qu'excuse son aspiration panthéiste et qui a osé défier Dieu.

Le docteur Emile Roux, lorsqu'il prononça son éloge à l'Académie de médecine rapportait qu'à l'issue d'un entretien en 1924, Clemenceau remettait en question, 60 ans plus tard, sa thèse de jeune médecin et qu'il avait toujours la même curiosité. Il avait confié au Général Mordacq :

« Faire connaître les conclusions auxquelles peut aboutir un vieil homme comme moi, et cela après avoir essayé, au cours d'une longue existence de se pénétrer de toutes les connaissances humaines d'ordre philosophique et scientifique. C'est là, un magnifique programme et qui vraiment non seulement m'intéresse, mais me passionne énormément ».

Pour lui ce qui l'importait, c'est le fond face avec le Cosmos. Le grand inspirateur, l'animateur suprême, c'est l'océan, son intensité, ses vagues et ses nuages qu'il ne se lasse jamais de contempler de sa fenêtre de la maison de Bellebat.

Clemenceau n'a donc pas vu l'arrivée de la démocratie chrétienne puis des chrétiens de gauche qui revendiquaient l'histoire de France, toute l'histoire de France, qui se sont engagés dans les transformations sociales du pays.

Il est aussi symptomatique que le principal auteur de sa biographie, Jean Baptiste Duroselle soit un chrétien démocrate comme son collègue Jean-Marie Mayeur qui a écrit soit seul, soit en collaboration avec ce dernier, plusieurs ouvrages sur la démocratie chrétienne

L'un et l'autre ont probablement regretté que la liaison ne se soit pas faite avec Charles Péguy, comme plus tard entre le Général De Gaulle et Pierre Mendes-France.

Clemenceau n'a pas su saisir l'opportunité que constituait l'ouverture de l'Eglise et notamment de son contemporain, le Pape Léon XIII, dont ses adversaires reconnaissaient ses grandes qualités. Il est vrai que les successeurs de ce dernier, Pie X et Benoît XV n'ont pas persisté dans l'opportunité que présentait cette situation nouvelle, à savoir la politique du ralliement.

Gageons, enfin, avec Pierre Guiral que le côté « GAUTREAU » qui était resté attaché à la Réforme a vraisemblablement pu développer chez lui un esprit de libre examen et de critique et aggraver son hostilité à l'endroit du catholicisme.

Gilles BOSSY, membre du bureau de l'Amicale